

**LES PLANTES D'ORIGINE AMERICAINE EN AFRIQUE BANTOUE :
UNE APPROCHE LINGUISTIQUE**

Serge BAHUCHET et Gérard PHILIPPSON
(LACITO-CNRS et INALCO)

Les langues bantoues (au nombre de plusieurs centaines, bien qu'il soit impossible - pour des raisons méthodologiques trop longues à exposer ici - d'en donner un dénombrement exhaustif) couvrent, en gros, toute la partie du continent africain située au sud de l'équateur². Ces langues sont suffisamment homogènes, au niveau de leurs structures grammaticales et de leur lexique, pour permettre une reconstruction de leurs stades antérieurs, qui, au moins au niveau régional, et, même, encore très largement, au niveau de l'ensemble du sous-continent, donne une image infiniment plus fidèle de la langue-ancêtre que ce n'est le cas pour quasiment aucun autre groupe de langues africaines d'étendue géographique comparable.

La comparaison lexicale, en particulier, s'est dotée d'outils très fiables, grâce aux travaux de chercheurs tels que M. Guthrie (1967-1971) et A.E. Meeussen (1969), pour ne citer que les plus influents. Leur approche repose sur une méthode dite "d'établissement de correspondances régulières", dont il n'est sans doute pas inutile de donner une idée rapide à l'usage de non-linguistes.

Soit les noms suivants désignant "l'huile", dans un certain nombre de langues bantoues (les préfixes de classe sont séparés par des tirets; pour simplifier la présentation, les tons des mots ne sont pas marqués) :

duala (A 24³; Cameroun) : *m-u l a*
 fang (A 75; Gabon) : *mə-wu l*
 kongo (H 10; Congo) : *ma-f u t a*
 holoholo (D 28; Zaïre) : *ma-k i t a*
 bukusu (E 31; Ouganda) : *kama-f u r a*
 giriyama (E 72; Kenya) : *ma-f u h a*
 kinga (G 65; Tanzanie) : *ama-s u t a*
 makua (P 31; Mozambique) : *ma-k^hu r a*
 shona (S 10; Zimbabwe) : *ma-f u t a*

Bien que ces mots semblent à première vue n'avoir en commun que leurs voyelles (et encore), il est aisé de démontrer que chacun d'eux "correspond" exactement aux autres, en ce que tout mot de même sens se retrouvant dans

l'une et l'autre langue présentera toujours la même équivalence de sons. Ainsi, alors que la consonne initiale "k^h" du makua semble n'avoir aucun rapport avec le "f" du shona, on constate que devant la voyelle "u", ces deux sons se retrouvent en correspondance : cf. par exemple makua *ma-k^huwa* et shona *ma-fupa* "os", makua *-k^hwa* et shona *-fa* "mourir". De même le "r" du makua correspond au "t" du shona devant "a", comme dans makua *-vera* et shona *-peta* "vanner", makua *ma-rama* et shona *ma-tama* "joues", etc.

Un tel travail de comparaison mené à bien (et il l'a été pour un grand nombre de langues bantoues), il est en principe possible de décider si deux mots de sens identiques, pris dans deux langues bantoues différentes, présentent des correspondances régulières ou non. Dans le premier cas, il est probable que les deux mots en question font partie du fonds commun de la langue bantoue ancestrale; dans l'autre, il est plus vraisemblable qu'il s'agisse d'un emprunt. Cette méthode aboutit dans certains cas à des résultats surprenants pour le profane, puisqu'elle permet par exemple d'établir avec certitude que le makua *e ṭo* "voandzou" et le giriyama *ndzugu* "arachide" ont une origine commune !⁴

Il convient d'ajouter que les mots de la plupart des langues bantoues sont affectés de tons (c'est-à-dire de hauteurs mélodiques précises) qui ne sont pas moins importants pour en déterminer le sens que les sons consonantiques et vocaliques. Par exemple, en shona *mù t àmb ò* signifie "langes (de bébé)" alors que *mù t ámb ó* signifie "fête, cérémonie"⁵. Il faut donc établir les correspondances régulières pour les tons comme pour les consonnes ou voyelles. Malheureusement, une bonne partie des sources ignore tout simplement les tons et ne les note pas. Il est donc impossible d'analyser ceux-ci avec toute la précision désirable, ce qui explique qu'ils ne sont pas toujours transcrits dans les listes qui suivent.

Les spécialistes ne s'accordent pas toujours sur la liste des plantes cultivées constituant l'héritage initial des populations bantoues qui se sont répandues à partir de leur habitat d'origine (sans doute au centre du Cameroun ou un peu plus à l'ouest, vers l'est du Nigéria) vers la plus grande partie de l'Afrique au sud de l'équateur. Un inventaire raisonnable (cf. Philippson et Bahuchet, sous presse) inclut : une ou plusieurs espèces d'ignames (*Dioscorea spp.*), le palmier à huile (*Elaeis guineensis* JACQ.), des légumineuses dont le niébé (*Vigna unguiculata* WALP.) et le voandzou (*Vigna (= Voandzeia) subterranea* (L.) VERDC.), et peut-être le tubercule *Plectranthus (Coleus) esculentus* N.E. BR.

A date ancienne, coïncidant peut-être avec la première pénétration de la forêt, les populations bantouphones auraient reçu, par une voie qui reste encore à

établir, le bananier (*Musa spp.* L.), la grande igname (*Dioscorea alata* L.) et le taro (*Colocasia esculenta* (L.) SCHOTT), originaires d'Asie tropicale.

Le sorgho (*Sorghum bicolor* (L.) MOENCH) semble avoir été domestiqué dans la frange sahélienne du nord du bloc forestier, entre le Nil et le Lac Tchad; la diffusion ancienne a permis la diversification de plusieurs races : "On relève globalement une correspondance géographique entre la distribution des races de sorgho et la distribution des principaux groupes linguistiques : *guinea* est le sorgho de la famille Niger-Congo, *kafir* un sorgho bantou. *Durra* suit assez étroitement la famille afro-asiatique, et *caudatum* semble associé aux langues Chari-Nil." (Harlan & Stemler, 1976 : 476).

Les groupes bantous établis (antérieurement ou postérieurement, mais en tous cas avant - 500) en Afrique orientale auraient emprunté à leurs voisins de langue couchitique et / ou soudanienne centrale les trois principales céréales africaines : petit mil (*Pennisetum typhoides* STAPF. et HUBB.), éleusine (*Eleusine coracana* (L.) GAERTN.) et sorgho (*Sorghum bicolor* (L.) MOENCH). (Murdock 1959, Ehret 1979)

Par la suite, le bananier semble avoir été réintroduit par la côte en Afrique Orientale, en même temps qu'atteignaient celle-ci des plantains développés dans la zone forestière. De même, les céréales africaines auraient diffusé vers le centre-ouest et l'ouest de la zone, mais sans pénétrer profondément dans la forêt.

Les plantes cultivées américaines

1) le maïs

C'est dans ce contexte que se situe l'introduction des plantes américaines, manioc (*Manihot esculenta* CRANTZ) et maïs (*Zea mays* L.). Cette introduction, dont le *terminus a quo* ne peut évidemment pas antédater le début du XVI^e s., est liée aux relations maritimes avec l'Amérique par les navires européens, portugais et espagnols.⁶ Rappelons que l'embouchure du Congo a été atteinte en 1482 par le capitaine portugais Diogo Cão. En 1491, les douze premiers missionnaires franciscains débarquent au Kongo. En 1492, Christophe Colomb atteint les Antilles et ramène avec lui en Espagne, en 1493, les premiers épis de maïs.

Il s'agissait de variétés d'Amérique Centrale à *grains durs*; elles diffusèrent en Méditerranée au début du XVI^e siècle, en Espagne, en Italie, au Proche-Orient par les Vénitiens. On sait d'ailleurs que dès 1500 le maïs est cultivé au Portugal (sous le nom de *milho grosso*) avec un succès si grand qu'en trente ans, il devient la nourriture principale dans les provinces du centre et du nord (Beira, Minho), où on en fait de la farine et du pain (Mauro 1983 : 345). La conquête turque de 1517

l'introduisit en Egypte, d'où la plante remonta lentement le Nil; on la connaît en Ethiopie en 1623 (Portères 1955 : 222). Toujours en remontant le Nil, ce maïs à grains durs atteignit ensuite le Bahr el Ghazal et les savanes de l'est de l'Afrique centrale.

En second lieu, l'exploration de la côte du golfe du Bénin et de la côte du Congo par les navires portugais entraîna, après le début de voyages réguliers entre l'Amérique et l'Afrique, l'introduction d'autres variétés de maïs, originaires d'Amérique du sud, et à *grains tendres* (ou farineux). Ainsi les formes à grains durs se répandirent-elles plus particulièrement dans les zones africaines à climat sec, les formes farineuses dans les régions forestières de climat humide (Portères 1955).

Il semble que le premier texte qui mentionne le maïs soit la relation de Duarte Lopes, écrite par Filippo Pigafetta en 1591, décrivant un séjour au Royaume du Congo de 1570 à 1583 (cf. Bal, 1965). Une précédente relation jésuite de 1548 ne le mentionne pas (Vansina 1962 : 387).

Le texte de Lopes et Pigafetta est intéressant car il fait état de quatre "grains" (Bal 1965 : 76 et notes 246 à 248) :

La principale céréale, nommée *luco*, est l'*Eleusine coracana*⁷, "elle ressemble à la semence de senevé (*senaura*), quoique en un peu plus gros" (un missionnaire, le Père Dias, en 1548, compare aussi *luco* à la graine de moutarde). La deuxième est "le millet blanc (*miglio bianco*) appelé *mazza di Congo*" pour l'expression kikongo : *masa ma kongo* "graminée à épis du Congo", Bal pense que c'est le sorgho, alors que Portères (1958 : 133-134) estime qu'il s'agit plus probablement du mil à chandelle.

La troisième est citée sans commentaire, c'est le riz, peu estimé. Enfin la dernière, *mazza Manputo* "le maïs", c'est-à-dire "grain du Portugal", le Portugal portant en effet le nom de *Mputu*; c'est la plante la moins estimée, "dont on nourrit les porcs". *Mazza Manputo* est la graphie italienne du kikongo *masa ma mputu* "graminée à épi du Portugal", qui s'oppose ainsi à la plante à épi domestique, indigène, le sorgho ou le mil.⁸

Ces graminées n'étaient pas également réparties dans toutes les régions, et le marin anglais Andrew Battell, qui séjourna au Loango de 1589 à 1610 précise que *Cango* (à l'intérieur sur le Niari), *Bongo* (plus au sud, vers le Congo) possèdent de grandes réserves de grains ("corn"), mais par contre il souligne que *Yumba* (Mayumba), sur la côte au nord du Loango en est dépourvu : "Il y a tellement de bois qu'un homme peut voyager vingt jours dans l'ombre sans soleil ni chaleur. Ici il n'y a aucune sorte de grain ni de céréale, de telle manière que les

populations vivent sur les plantains et racines de diverses autres sortes, très bonnes, et des noix (...)" (éd. Ravenstein 1901 : 53; notre traduction).

Le commerçant anversoise Pieter Van den Broecke trouve à Mayomba, le 24 octobre 1610, du *massa macomba*, comme au Loango où il se ravitaille : mil, sorgho ou maïs ? (éd. Ratelband, 1950). Par contre le chirurgien Samuel Brun, lui aussi présent à Mayumba en 1611, ne l'observe pas, bien qu'il soit attentif aux aliments et qu'il connaisse cette plante, rencontrée par lui, plus tard, sur la Côte de l'Or.

Il est probable que les Portugais aient encouragé la culture du maïs en vue du ravitaillement de leurs chargements d'esclaves (Martin 1972 : 13), ce qui pourrait expliquer le dédain des Congolais pour cette plante "bonne pour les porcs". Cependant c'était en Angola une marchandise valable, puisque Battell, dans ses expéditions de ravitaillement de Loanda, échange dans cette région du maïs (*Guinea wheat*) contre de la viande séchée (rivière Bengo; éd. 1901 : 40).

Bien que la présence portugaise en Afrique orientale soit à peu près aussi ancienne qu'au Congo, le maïs ne semble être attesté à coup sûr que vers le milieu du XVIIe siècle (1643 est une date avancée par Miracle 1966 pour Zanzibar). Néanmoins au XIXe siècle, sa culture sur la côte semble déjà assez développée.

L'adaptation du maïs à un climat chaud et humide explique sa diffusion vers l'intérieur plus rapide à l'ouest qu'à l'est : en forêt, il pouvait suppléer à l'absence de céréales, alors qu'en Afrique orientale, la présence des trois céréales traditionnelles rendait son adoption moins utile. Cependant la pénétration intensive de l'intérieur de l'Afrique orientale par des caravanes côtières à la recherche d'ivoire et d'esclaves a entraîné un développement considérable de la culture du maïs, à l'usage des caravaniers. De même la diffusion à l'intérieur du bassin congolais suit le chemin des esclaves, le long du fleuve.

En Afrique orientale et australe, depuis la période coloniale, la culture du maïs a considérablement gagné en importance, d'une part pour l'approvisionnement des villes, d'autre part en raison d'une moindre vulnérabilité aux oiseaux dévastateurs que les céréales traditionnelles.

Venons-en maintenant à l'examen du vocabulaire (tableaux A1 à A6). dont n'est représentée ici que la partie la plus propre à une analyse comparative. On remarquera, d'une part, la grande diversité des racines : pas moins de six se présentent avec une distribution dépassant le cadre purement local. Il est, par ailleurs, frappant de constater qu'en général les mêmes racines semblent désigner à la fois le maïs et le sorgho, parfois même le petit mil voire l'éleusine.

Examinons tour à tour les racines proposées, soit :

+ *-sangu* à l'ouest

+ le triplet-*saka*, *-tama*, *-pemba*, à l'est

+*-pila* en Afrique australe

+*-bele* à l'est et au centre

Sangu :

Si l'on excepte l'attestation buma *màfíà*, dont la régularité de correspondances (cf. ci-dessus) est quelque peu douteuse, et les attestations mbala et pende *diasa/masa* qui pourraient être empruntées à une langue telle que le teke (*ḡsaa*), par exemple, toutes les formes correspondent régulièrement; l'on peut donc reconstruire une racine⁹ **-cāṅgú* que l'on constate limitée à l'ouest et au centre ouest du domaine. Quel est le sens de cette racine ? Les correspondances régulières semblant indiquer une racine de la langue ancestrale, on peut en déduire son ancienneté. Dans ce cas la signification "maïs" serait peu vraisemblable, pour des raisons chronologiques. L'hypothèse la plus probable est donc le passage du sens "sorgho" au sens "maïs", facilité par le fait que la plupart de ces sociétés forestières ne cultivent que très peu le sorgho, mal adapté au climat humide.

-saka

Ce terme a une distribution intéressante car il offre des correspondances régulières permettant de reconstituer une racine **-cākā*, dans une sorte de corridor depuis la zone interlacustre jusqu'au centre de la Zambie; le sens de "sorgho" y est absolument prédominant; il s'agit d'ailleurs d'une zone où le maïs n'a pénétré qu'assez tardivement, sans doute peu avant la conquête coloniale.

-pila

La distribution de ce terme concerne essentiellement l'Afrique australe et le même raisonnement que ci-dessus s'applique. On peut reconstituer **-pìlā*, la forme zulu étant irrégulière (*úmbìlìlā*) et on note d'ailleurs avec intérêt que plusieurs attestations pour le sens de "maïs" sont des mots composés, dont le deuxième élément *manga* se rencontre assez fréquemment en Afrique de l'est et semblerait désigner une origine moyen-orientale (en swahili le mot *Manga* se réfère à l'Arabie, comme dans le proverbe *kupeleka tende Manga* "transporter des dattes en Arabie" pour désigner une activité inutile !). Le maïs serait donc perçu comme le "sorgho d'Arabie".

-bele

Cette racine est reconstruite **-bèdè*; avec un sens bien attesté comme “petit mil” dans une cinquantaine de langues d’Afrique orientale et australe. L’évolution vers “sorgho” semble s’être produite surtout au centre et au sud du domaine, et les quelques langues présentant la signification “maïs” sont directement contiguës à la zone où *-bele* a le sens de sorgho, il s’agit donc vraisemblablement, ici encore d’une équivalence sorgho/maïs.

-pemba

Certains auteurs (entre autres, Pasch 1983) ont émis l’hypothèse que ce nom désignant le maïs serait à mettre en rapport avec l’île de Pemba (au nord de Zanzibar), en tant que qu’étape d’introduction du maïs en Afrique de l’est. On relèvera que cette racine est restructurable comme **-pémhá*, et le tableau A5 montre à l’évidence que le sens de sorgho est le plus largement attesté dans les langues de l’intérieur (jusqu’à la région interlacustre, à l’ouest et aux environs du lac Nyassa au sud). En outre c’est souvent parmi les langues où la racine est attestée avec le sens de maïs que les correspondances sont irrégulières (cf. ci-dessus). Un bon exemple est fourni par le dawida (E74a) où le mot *mwèmbà* qui correspond régulièrement à **-pémhá*, signifie “sorgho”, alors que *màbèmbá* “maïs” est irrégulier aussi bien par son /b/ que par son schème tonal. Nous nous trouvons donc ici toujours en présence du même processus de remplacement du sorgho par le maïs. Notons que chez certaines populations, par exemple les Chaga, le sorgho n’était pas cultivé traditionnellement (cf. Philippson, 1984, pp. 152-153).

2) *Le manioc*

En Afrique équatoriale, le manioc a d’abord été connu en tant que farine alimentaire, avant d’être cultivé. D’ailleurs dans les récits des voyageurs, cette plante apparaît une cinquantaine d’années plus tard que le maïs. Lopes ne semble pas l’avoir vue, ni Battell. Vers 1620, Bras Correa indique que l’on plante le *mandioca* comme au Brésil, “depuis peu d’années” (cité par Bal, 1965 note 246). Deux voyageurs du début du XVIIe siècle mentionnent le manioc, mais un troisième, Pieter Van den Broecke qui se trouve au Loango de 1607 à 1612, n’en parle pas, ce qui indique que si les journaux de voyage décrivent les éléments remarquables ou les marchandises intéressantes, ils ne sont pas des descriptions fidèles; il convient donc de les utiliser avec précautions.

Samuel Brun, chirurgien de Bâle embarqué sur les vaisseaux hollandais, découvre le manioc sur la côte au nord du Loango, à Mayomba, en 1611-1612, et le

décrit dans ses *Navigations* de 1624, sous le titre "Pain de racines Casavy" : "ces racines qu'ils nomment *Casavy*; broyées et séchées au soleil, deviennent aussi blanches que la meilleure farine. Si l'on buvait le jus de ces racines encore vertes (que curieusement ils font macérer), il serait si toxique qu'aucun poison ne pourrait lui être comparé. Cependant, séché, c'est leur pain, et il est tout à fait doux" (notre traduction; éd. L'Honoré Naber, 1913 : 6).

Le deuxième témoignage est celui de Dierick Ruiters, capitaine hollandais qui publie en 1623 une description des côtes de part et d'autre de l'Atlantique. Il effectue au début de 1618 la traversée du Brésil au Kongo, et explique comment les navires étaient chargés de farine (*farinha*) de la racine de *mantiocque*, avec laquelle on faisait du pain ("le pain du Brésil") durant la traversée; en Angola cette farine devenait marchandise très appréciée des indigènes "car au pays de Loanda, en Angola, il pousse peu de produits qu'on pourrait employer comme (...) pain." (éd. L'Honoré Naber, 1913 : 13). Le transport du manioc en farine comme vivres pour la durée de la traversée en bateau est connu aussi par le témoignage antérieur de l'Espagnol Nicolas Monardès, qui décrit en 1580 (1580 : 94) comment les navires espagnols s'approvisionnent à Saint-Domingue avec des pains de *Caçau*, des grandes galettes plates séchées sur le feu et qui se conservaient sans corruption jusqu'en Espagne.

Nous avons donc simultanément traces de la culture du manioc sur la côte, mais aussi du voyage de *l'aliment* déjà transformé, et de la valeur que l'on accordait à cette farine en Afrique. Il semble bien que ces régions se mirent à cultiver le manioc, probablement sous l'influence des trafiquants d'esclaves, demandeurs de provisions, et furent largement productrices, au point de fabriquer farine et pains, et de les vendre dans des marchés éloignés. Le Frère Luca da Caltanissetta mentionne, en 1698, les "chikwanges, c'est-à-dire du pain fabriqué avec de la racine de manioc" (Bontinck 1970 : 127).

La diffusion du manioc en Afrique se distingue de celle du maïs en ce que le hasard est exclu : en effet, pour que ces plantes soient cultivées en Afrique équatoriale, il a fallu que des bateaux les amènent *vivantes* d'Amérique. Or, les navigateurs ne transportaient pas des semences, mais des *vivres*. Les épis de maïs remplissaient cet office, ainsi que le manioc *en farine*. A la différence du grain de maïs, des tubercules de macabo, d'igname ou de patate douce dont un fragment suffit à reproduire la plante, pour transplanter du manioc il faut une *bouture*, c'est-à-dire un segment de tige; même les tubercules se dessèchent et sont impropres à la multiplication de cette plante. L'introduction du manioc en Afrique est donc nécessairement le résultat d'une action *volontaire*, consécutive au voyage de boutures de manioc en vue de leur plantation, elle correspond aussi

aux voyages directs Amérique-Afrique qui ne commencent pas avant 1580.¹⁰ C'est ce qui explique le décalage de près de cinquante ans entre la mise en culture du maïs et celle du manioc, au Congo.

En Afrique de l'est, le manioc est connu sur la côte à partir du XVII^e siècle, sous la domination portugaise, mais ne se répand que lentement vers l'intérieur. Alors que les peuples côtiers et voisins de la côte l'adoptent volontiers et l'intègrent dans leur répertoire culinaire (cf. le *bádá shambaa*, bouillie faite d'un mélange de farines de banane et de manioc), les populations de l'intérieur ne se mettront vraiment à le cultiver que sous la pression des autorités coloniales qui l'imposent comme culture de réserve face aux disettes.

Le nom le plus répandu du manioc en Afrique de l'est remonte, sans le moindre doute au swahili *muhogo* : en effet les correspondances sont irrégulières pour presque toutes les langues. Il s'agit donc d'emprunts. On remarque les formes ntandu *dyóókò*, mwani *ndioka* et ngulu *maciyok^ho*, dont l'origine semble clairement être le portugais *mandioca*. Il est possible que le swahili *muhogo* (qu'ont emprunté les autres langues d'Afrique de l'est) soit, lui aussi, apparenté à cette racine, mais les divergences de sons sont considérables et inexplicables : une langue du sous-continent indien (en étroit contact avec la côte est-africaine à l'époque de la domination portugaise) pourrait-elle fournir une piste ?

En revanche, il est difficile de généraliser à propos des langues bantoues de l'ouest car on ne remarque pas de racine qui serait commune à plus de quelques langues voisines (par exemple, une racine *-kwàmbà* en kwiri A22, duala A24, ewondo A72, etc.).

3) L'arachide

On constate là encore, une grande multiplicité de racines, mais un fait très notable est que, de même que les désignations du sorgho tendent à passer au maïs, celles du voandzou tendent à passer à l'arachide, comme on le constatera en consultant les tableaux C1, C2 et C4.

Une racine **-jùgú*, est attestée dans la plus grande partie du domaine, tant en forêt qu'en savane (à l'exception cependant de l'extrême nord-ouest, où le terme soit manque complètement -comme en zone A -, soit n'apparaît que sous forme irrégulière - comme en zone B). Cette répartition implique, de même que dans les cas identiques concernant le maïs, que le sens de "voandzou" est logiquement premier. On constate plus souvent des correspondances irrégulières pour ce qui est de l'arachide que pour le voandzou, ce qui semblerait donc confirmer que ce dernier sens est originel¹¹.

On constate un phénomène similaire avec *nguba*, désignant à l'ouest du domaine à la fois arachide et voandzou, bien que les attestations soient beaucoup plus nombreuses avec le sens d' "arachide" (tableau C2).

Il en va de même, au sud, pour *nyimu* (cf. tableau C4).

Un terme *kalanga*, par ailleurs, présent sur une bande transversale au nord du domaine ne se rapporte qu'à l'arachide. Il est possible que le swahili en soit la source. L'incohérence des tons tendrait à prouver la diffusion par emprunt (tableau C3).

Conclusion

On semble donc retrouver dans la zone bantoue, un type de diffusion parallèle à celle qui est attestée pour des régions plus septentrionales (cf. Nougayrol et Cloarec-Heiss pour la zone l'Afrique centrale) : le maïs et l'arachide se sont intégrés rapidement et sans difficulté dans les systèmes culturels préexistants. A cela sans doute plusieurs raisons : le maïs est plus résistant aux ravageurs que le sorgho, sa conservation et son traitement semblent plus faciles, ainsi que sa préparation culinaire. Dans des systèmes traditionnels valorisant la diversité culturelle, le maïs s'est inséré en complément, s'ajoutant aux autres plantes de base (tubercules, plantains, autres céréales). Il ne faut peut-être pas non plus, en Afrique de l'est au moins, mésestimer un effet de prestige, le maïs ayant accompagné les premières caravanes côtières dont les membres possédaient également des biens nouveaux et attrayants (armes à feu, tissus, verroterie, etc.).

L'arachide présente un deuxième cas de plante qui s'est ajoutée à un cortège agricole, car elle fournit principalement un accompagnement alimentaire, servant à la confection des sauces. En ce sens, si la substitution culturelle avec le voandzou ne fait pas de doute, il n'en va pas de même pour son emploi, le voandzou constituant nettement un légume (ses graines étant consommées entières ou réduites en farine). Par ailleurs, l'influence coloniale a été forte puisque l'arachide a été souvent imposée comme culture de rapport.

Le cas du manioc est différent. Sa diffusion et son usage connurent plusieurs étapes. Dans un premier temps, ce furent les produits transformés qui ont été connus des populations africaines; ensuite la plante fut mise en culture, mais faiblement utilisée, sinon pour son feuillage, ce qui explique sans doute qu'elle était au début de la colonisation nettement moins répandue que les deux précédentes. En Afrique forestière comme en Afrique de l'est, l'impulsion décisive vint des colonisateurs européens, qui imposèrent sa culture pour les besoins de l'administration.

BIBLIOGRAPHIE

- BAHUCHET, S., 1992, *Dans la forêt d'Afrique centrale, les Pygmées Aka et Baka.*, Paris, Peeters-Selaf, 426 p.
- BAL, W., éd., 1965, *Description du Royaume de Congo et des contrées avoisinantes par F. Pigafetta et D. Lopes (1591)*, traduction et notes, Louvain, Nauwelaerts, 254 p.
- BONTINCK, F., éd., 1970, *Diaire congolais (1690-1701) de Fra Luca de Caltanissetta*, traduction et notes, Louvain, Nauwelaerts, 250 p.
- EHRET, C., 1979, Linguistic interferences about early Bantu history, in C. EHRET and M. POSNANSKY, eds., *The archaeological and linguistic reconstruction of African history*, Berkeley, Univ. California Press, pp. 57-65.
- GUTHRIE, M., 1967-1971, *Comparative Bantu*, Hants, Gregg, 4 vol.
- HARLAN, J. & STEMLER A., 1976.- The races of Sorghum in Africa, in HARLAN, J., de WET, M.J. & STEMLER, A., eds, *Origins of African plants domestication*, The Hague/Paris, Mouton, pp. 465-478
- L'HONORE NABER, S.P., éd., 1913a, *Samuel Brun's Schiffarten (1624)*, La Haye, x+112 p.
- L'HONORE NABER, S.P., 1913b, *Toortse de Zee Vaert door Dierick Ruiters (1623)*, La Haye, M. Nijhoff, LI+94p.
- MARTIN, P.M., 1972, *The external trade of the Loango coast, 1576-1870*, London, O.U.P., 193 p.
- MAURO, F., (1960), 1983 – *Le Portugal, le Brésil et l'Atlantique au XVIIe siècle. 1570-1670*, (2ème édition, revue), Paris, Fondation C. Gulbenkian, 645 p.
- MEEUSSEN, A.E., 1969, *Bantu lexical reconstructions*, Tervuren (pro manuscripto)
- MIRACLE, M.P., 1966, *Maize in tropical Africa*, Univ. of Wisconsin Press, Madison, 346 p.
- MONARDES, M., 1580, *De las Cosas que traen de las Indias Occidentales*, Sevilla.
- MURDOCK, G.P., 1959, *Africa: its peoples and their culture history*, New York, Macgraw-Hill Book Co.
- PASCH, H., 1983, Zur Geschichte der Verbreitung des Maises in Afrika, *SUGIA 5*, (Hamburg), pp. 177-218.

- PHILIPPSON, G. & BAHUCHET, S., sous presse, Cultivated crops and Bantu migrations in Central and Eastern Africa : a linguistic approach, *Azania*, Nairobi.
- PHILIPPSON, G., 1984, "*Gens des bananeraies*" : contribution linguistique à l'histoire culturelle des Chaga du Kilimanjaro, Editions recherches sur les civilisations, Paris, 314 p.
- PORTERES, R., 1955, L'introduction du maïs en Afrique, *JATBA* 2, Paris, pp. 221-231.
- PORTERES, R., 1958-1959, Les appellations des céréales en Afrique, *JATBA* , 286 p.
- RATELBAND, K., éd., 1950, *Reizen naar W-Afrika van Pieter Van den Broecke, 1605-1614*, La Haye, M. Nijhoff, 124 p.
- RAVENSTEIN, C.G., ed., 1901, *The strange adventure of Andrew Battell of Leigh in Angola and adjoining regions*, Hakluyt Soc. 2e série n° 6 (London), XX+210 p.
- VANSINA, J., 1962, Long-distance trade-routes in Central Africa, *J. Af. Hist.* 3, vol. III, pp. 375-390.

LES NOMS DU MAÏS ET DU SORGHO

Tableau A 1 : -sangu

langue	maïs	sorgho
(B 25) kota	ì s á ṅ g ú	
(B 75) teke	ḡ s a a	
(B 82) buma		mà f í à
(C 32) bobangi	l i s a ṅ g u	ma f a ṅ g a
(C 36d) lingala	m à s á ṅ g ú	
(C 61) mongo	l ì s á ṅ g ú	
(C 63) ngandu	l i s a ṅ g u	
(D 24) songola	ì s á ṅ g ó	
(D 37) komo		m ò y á ṅ g ò
(H 16g) ntandu	s á à ṅ g ù	
(K 14) lwena	ma s a ṅ g u	
(K 33) kwangali		ma h a ṅ g u
(K 51) mbala	d i a s a	
(K 52= L11) pende	d i a s a /ma s a	d i s a ṅ g u
(R 11) mbundu		a s a ṅ g u
(R 21) kwanyama		o m a h a ṅ g u
(R 22) ndonga		o m a x a ṅ g u
(R 23) kwambi		o m a h a ṅ g u

(K 23) lunda : ma s a a ṅ u, “éleusine”

(C 83) bushong : mà f á á ṅ “petit mil”

Tableau A 2 : -saka

langue	maïs	sorgho
(J 51) hunde		m à s à k á
(J 57) tembo		m à s á k à
(J 61) rwanda		à m à s à k á
(J 62) rundi		à m à s à k á
(M 14) lungu	c ì s à k à	
(M 41) taabwa	k i s a k a	ma s a k a
(M 42) bamba		ama s a k a
(M 51) biisa		ma s a k a
(M 54) lamba		ma s a k a

Tableau A 3 : -pila

langue	maïs	sorgho
(M 61) lenje		mayila
(M 63) ila		mayila
(M 64) tonga		mayila
(N 15) tonga		mapira
(N. 21) tumbuka		mapira
(N 31) nyanja		mapira
(N 43) nyungwe	mapira-maŋga	
(N 44) sena	mapiramaŋga	
(P 34) chwabo	livilamaŋga	
(S 32a) pedi	lèhèà, lèfèl à	
(S 42) zulu	úmbĩ:l à	
(S 53) tsonga		màp ^h ìl à
(S 54) ronga		maphila

Tableau A 4 : -bele

langue	maïs	sorgho
(G 62) hehe	madzabeli	uwuvere
(L 33) luba-shaba		mé:βélé
(L 41) kaonde		mebele
(M 42) bamba		kapcebele
(M 61) lenje	l í ꞑ c è b è l è	
(P 31) makua		me:le
(S 21) venda	maβeɽe	
(S 32a) pedi		màbèlé
(S 33) sotho		mabele
(S 41) xhosa		amabele
(S 42) zulu		àmáβê:l é
(S 53) tsonga	màvèlé	

(N 31) nyanja : ma(w)ele “éleusine”

Cette racine signifie “petit mil” dans une cinquantaine de langue d’Afrique orientale et australe.

Tableau A 5 : -pemba

langue	maïs	sorgho
(E 41) logoli		ama h e e m b a
(E 42) gusii		ámà è m b à
(E 46) sonjo		bo h e m b e
(E 50) cuka	mb é m b é	
(E 51) kikuyu	mb è m b é	
(E 52) embu	mb é m b è	
(E 53) imenti	mp e m p e	
(E 53) mwimbi	mp é m p é	
(E 53) tigania	mp e m p e	
(E 54) tharaka	mp é m p é	
(E 55) kamba	m b e m b a	
(E 56) daiso	m b e m b a, ma p e m b a	
(E 61) rwa	m e e m b a	
(E 62a) kiwoso	m e m b a	
(E 62a) mashami	m e e m b a	
(E 62b) kilema	m e e m b a	
(E 62b) mamba	m e e m b a	
(E 62b) moci	ma i m b a	
(E 62c) keni	ma h e m b a	
(E 62c) mkuu	ma h e m b a	
(E 62c) useri	ma h e m b a, ma i m b a	
(E 65) gweno	m à é m b á	
(E 71) pokomo	ma p e m b a	
(E 74a) dawida	m à b è m b á	m w è m b à
(E 74b) saghala	ma b e m b a	m w e m b a
(F 31) nilamba		ò p é m b à
(G 11) gogo		u h e m b a
(G 22) asu	m à h é m b á	
(G 23) shambaa	mp é m b á	u h e m b a
(G 24) bondei	mp e m b a	u h e m b a
(G 31) zigula	mp e m b a	
(G 36) kami		u h e m b a
(G 51) pogoro		ma p e m b a
(G 62) hehe		u p e m b a, u w u p e e m b e

(J 15) ganda		òmùwêmbá
(J 16) soga		mu y emba
(J 31) masaaba		kámà è èmbà
(J 42) nande		òmúh èmbà
(J 51) hunde	mà h émbà	
(M 31) nyakyusa		ama pemba
(N 13) matengo		ma pemba
(P 13) matumbi		l i pemba
(P 21) yao		ma pemba
(P 22) mwera		ma pemba

Tableau A 6 : -tama

langue	maïs	sorgho
(E 71) pokomo		mu h ama
(E 72) giryama		mu h ama
(F 32) remi	mun t ama	
(G 11) gogo	ma t ama	
(G 12) kagulu	mu t ama	
(G 22) asu		̀m t á m á
(G 32) nkwele	mt ama	
(G 35) lugulu	mt ama	
(G 40) mwani		n t ama
(G 42) swahili		mt ama
(G 51) pogoro		c i m a t a ?

Tableau B : LES NOMS DU MANIOC

E46 sonjo	m h ɔ k ɔ
E62 chaga	m h o k o
F22 nyamwezi	m ù h ɔ g ɔ
F31 nilamba	m ó h ò g ɔ
G11 gogo	m o h o g o
G36 kami	m h o g o
G42 swahili	m h o g o
G44b nzuani	m ù h ɔ g ò
G62 hehe	m u h o g o
J11 nyoro	o m u h o g o
J13 nyankore	m ù h ɔ g ò
J15 ganda	ò m ù w ɔ g ò
J31 masaaba	k ú m w ɔ ò k ò
J42 nande	ò m ó h ó k ò
J51 hunde	m ù h ò k ó
J57 tembo	m u h ó k o
P22 mwera	m y o g o
H16g ntandu	d y ó ó k ò
G40 mwani	n d i o k a
P32 ngulu	m a c i y o k ^h o

LES NOMS DE L'ARACHIDE ET DU VOANDZOU

Tableau C 1 : -jugu

langue	arachide	voandzou	abrevade
(B 31) tsogo		penda a ndjui	
(B 33) pinji		ndjulu	
(B 43) punu		ndju	
(B 51) duma		ndjunggi	
(B 52) nzabi		ndjundji	
(B 61) mbete	epju		
(B 75) bali	liyuu/ndzuu		
(B 81) tiene	ndzoko		
(B 83) mfinu	leyo/nzo		
(C 32) bobangi	luntfo; londzoko		
(C 35b) ntomba	lonzoko		
(C 61) mongo	besuku		
(C 71) tetela	lòyòkó	lòyòkó	
(C 83) bushong	làncò		
(D 24) songola	njòkó		
(D 28b) holoholo	kaɟogwa		
(D 37) kumu	njùgú		
(E 51) kikuyu	njoɔo		njoɔo
(E 53) mwimbi			ncugu
(E 55) kamba			nzo
(E 62a) mashami			fuu
(E 65) gweno			ndzuyú
(E 72) giryama	ndzugu		
(E 74a) dawida	ndzùgù		t fù yù
(E 74b) saghala	ndzugu		fù yù
(F 22) nyamwezi		nzugu (?)	
(G 11) gogo		nzugu	
(G 23) shambaa	njùgú		
(G 31) zigula	njugu		
(G 42) swahili	njugu karanga	njugu mawe	
(G 44a) ngazija	ndzugu		
(G 62) hehe		nzugu	
(H 21) mbundu	lunzu		

(J 32a) hanga	t s u n d z u k u	
(K 51) mbala	l u z u g u	
(K52) pende	n z u	
(M 31) nyakyusa		i s u g u
(M 41) taabwa		n d u g u m a b w e
(N 13) matengo		n z u g u
(N 15) tonga		n j u w u
(P 21) yao		s u g u
(P 22) mwera	l u u g u u g u	l u u g u
(P 32) ngulu		e t o
(S 10) shona	n z ù ŋ g ú	
(S 21) venda	n ð u f u	m t l o o
(S 31) tswana		l e t l o o
(S 32a) pedi		d i t l o o
(S 42) zulu		í n d k ù ù b ú
(S 53) tsonga		t i n j u w a , n t l o w a

Tableau C 2 : -guba

langue	arachide	voandzou
(A 85a) esel	ŋ g ú b à	
(B 41) sira		ŋ g u b a
(C 10) mbati	ŋ g u b a	
(C 36d) lingala	ŋ g ú b à	
(C 41) ngombe	m ò n g ù b à	
(C 61) mongo	l ò n g ú b à	
(H 16g) ntandu	ŋ g ú b à	ŋ g ú b á n s à à m b à
(R 11) mbundu	o l u ŋ g u p a	

Tableau C 3 : -kalanga

langue	arachide
(C 36d) lingala	ŋkà l á ŋgà
(C 63) ngandu	l i k a l a ŋg a
(C 61) mongo	l ò k à l à ŋg à
(D21) bali	k à l á ŋg à
(F 21) sukuma	l ò k à l à à ŋg à
(F 22) nyamwezi	ŋ ^h à l à à ŋg à
(F 31) nilamba	ŋk à l à ŋg à
(G 11) gogo	l u k a l a ŋg a
(G 42) swahili	n j u g u k a r a ŋ g a
(J 24) kerebe	ŋk a l a ŋg a
(J 42) nande	á k à l á ŋg à
(J 57) tembo	k à r á ŋg à / t s ù r á ŋg à

Tableau C 4 : -nyimu

langue	arachide	voandzou
(L 41) kaonde	ɲ i m u	
(L 62) nkoya	l ù ɲ ě m ù	
(M 61) lenje	í ɲ ě m ù	ɲ e m u m b u l u k u t u
(M 63) ila	i ɲ e m u m a f u t a	ɲ e m u m b w i i l a
(M 64) tonga		ɲ e m u m b w i i l a
(N. 21) tumbuka		n i u m u
(S 10) shona		ɲ i m o

(M 64) tonga : i ɲ e m u “haricot niébé”

¹

² exception faite du bloc des langues à clicks d'Afrique australe, désignées de nos jours comme langues *khoisan*, et de plusieurs langues des branches nilotique et soudanienne centrale de la grande famille nilo-saharienne qui s'enfoncent, un peu à la manière d'un coin, parmi les langues bantoues d'Afrique orientale (le point le plus méridional, au centre sud de la Tanzanie, étant atteint par le maasai). Il faut y ajouter, également en Afrique orientale, une poignée de langues couchitiques ou non-classées.

³ Le nombre total de langues bantoues étant de plusieurs centaines, un système de référence pratique a été mis au point par le linguiste britannique M. Guthrie : l'ensemble du domaine bantou est divisé en une quinzaine de "zones" étiquetées de A à S (toutes les lettres ne sont pas attribuées) et

couvrant le sous-continent du nord-ouest (zone A) au sud-est (zone S); à l'intérieur de ces zones, un premier chiffre désigne un "groupe" de langues et un deuxième (éventuellement) une langue individuelle : ainsi A 24 représente la quatrième langue du deuxième groupe de la zone A. Bien que la classification de Guthrie soit, de nos jours, contestée, aucune autre n'est aussi commode pour une référence rapide.

⁴ On est ainsi amené à une constatation très importante pour le linguiste comparatiste, encore que déroutante pour le profane : si deux langues apparentées se sont séparées depuis suffisamment longtemps, les mêmes racines originelles n'auront pas l'air, au premier abord, de beaucoup se ressembler; une ressemblance trop grande doit, au contraire, faire suspecter un emprunt... (on a des exemples tout aussi spectaculaires dans les langues européennes où, par exemple, *loup* et *wolf* - qui ne se ressemblent guère - remontent à la même racine indo-européenne, alors que *football* ou *sweater* sont des emprunts du français à l'anglais - et sont identiques dans les deux langues).

⁵ Les accents graves désignent des syllabes réalisées sur un registre **bas**, les accents aigus des syllabes réalisées sur un registre **haut**.

⁶ On trouvera une discussion détaillée sur ces plantes dans Bahuchet 1992 : 258-266

⁷ De fait, le terme *luku* pour "éleusine" est bien attesté dans plusieurs langues du nord de l'Angola, par exemple le mbundu *oluku* et le kaonde *luku*.

⁸ Cf. tableau A1

⁹ L'astérisque précédant une racine indique le caractère reconstruit (et non actuel) de celle-ci.

¹⁰ Duarte Lopes affirme que son pilote fut le premier à avoir trouvé la route qui utilise à la fois les alizés et les courants circulaires de l'Atlantique, menant du Cap Vert au large du Brésil puis au sud de l'Afrique où l'on rejoint le courant de l'Atlantique sud, remontant alors en Angola.

¹¹ Dans un tout petit nombre de langues du nord-est, la racine *-*jùgú* est attestée avec le sens d'ambrevade (*Cajanus*).